

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 12

Artikel: Le ranz des vaches de Gruyère et la chanson du vigneron
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chavannes-sur-le-Veyron, le *Vermecé*, les vermis-seaux. Allusion inconnue.

Lapraz, le *Grezzallè*. Ce village produit, dit-on, tant de groseilles qu'on les fait sécher au four.

Premier, le *Ricllia-lâitia*. Même allusion que pour le Solliat. Autrefois, le petit-lait provenant de l'alpage communal était réparti entre les bourgeois, qui allaient le prendre au chalet. Il avait même été question de faire poser des tuyaux pour l'amener au village.

L. F.

Le ranz des vaches de Gruyère et la chanson du vigneron.

Illustrés par Gustave Roux, avec une notice littéraire de L. Favrat. — 1 vol. in-4°, Berne, C. Schmid, 1868.

Un de nos historiens nationaux, M. Juste Olivier, écrivait, il y a vingt ans déjà, les lignes suivantes :

« A-t-on bien assez dit quel chef-d'œuvre nous possédons dans le Ranz des *Armaillis des Colombettes* ? Comment quelque grand peintre ne s'est-il pas fait l'interprète de cette succession de scènes si variées, et si vivement marquées par les deux vers de chaque couplet, qui sont comme la légende d'un tableau invisiblement tracé au-dessus. D'abord, le lever matinal des pâtres frais et robustes, les humides roses de l'aurore, l'appel et le dénombrement des vaches, etc., etc.; enfin, tous ces tableaux si neufs et si naïfs, si accentués et si simples, dominés par celui de la grande nature des montagnes, que ramène chaque refrain. »

Le vœu qu'exprimait alors M. Juste Olivier est aujourd'hui réalisé par la belle publication de M. Schmid, éditeur à Berne, qui a pour titre : *Le Ranz des vaches de Gruyère et la chanson du vigneron*. Les charmants dessins de cet album sont de M. Gustave Roux, notre compatriote, auquel nous consacrerons d'abord quelques mots.

Après avoir achevé ses études à l'Académie de Lausanne, M. G. Roux partit pour Paris, qu'il habite depuis plusieurs années et où il s'est acquis, comme dessinateur, une réputation justement méritée. De nombreuses publications doivent à son crayon leurs plus jolies illustrations. Dernièrement encore, la maison Hachette a publié une nouvelle édition de don Quichotte, où les scènes principales de ce roman de chevalerie ont été interprétées avec beaucoup de succès par notre artiste, qui a pu recueillir à cette occasion les éloges de plusieurs des grands organes de la presse parisienne.

L'habitation de M. G. Roux est un des centres les plus aimés et les plus recherchés de la colonie vaudoise à Paris. Nos compatriotes y trouvent un accueil si cordial, que c'est pour eux une véritable fête chaque fois qu'ils peuvent aller s'y retremper aux souvenirs de la patrie dans des causeries familières que l'amabilité de leur hôte sait toujours rendre attrayantes.

Un vrai bonheur pour M. Roux, c'est de venir, chaque été, passer quelques semaines au bord de son lac et faire quelques courses alpestres. Là, les tableaux de la nature et de la vie rustique, vivifiés

par les souvenirs de jeunesse, se retracent sous son crayon pleins d'animation et de vérité. C'est durant un de ces séjours qu'il a si consciencieusement étudié et reproduit avec tant de fidélité les différentes scènes du *Ranz des vaches*, ainsi que celles qui ont inspiré la *Chanson du vigneron*.

Des divers sujets choisis et traités par le dessinateur, aucun n'a été fait au hasard ou d'imagination seulement; tous, au contraire, ont été pris sur le fait. L'artiste s'est transporté sur les lieux, il a étudié les mœurs de la Gruyère, visité l'alpage des Colombettes, causé avec les bergers; il s'est assis avec eux autour de la chaudière fumante, et a partagé leur modeste repas. Il a suivi les troupeaux dans les hauts pâturages, il les a vus paître et rentrer le soir au chalet, où de joyeux chants les accueillent.

Maintenant, ouvrons l'album et voyons se dérouler sous le crayon du dessinateur le plus charmant drame de la vie alpestre.

Voici d'abord la vue à la fois calme et gaie de la montagne des Colombettes, avec son joli chalet qui se découpe légèrement sur un bouquet de sapins. L'armailli fume sa pipe sur la porte et contemple à l'aise de nombreuses vaches qui paissent aux alentours. Une chaîne des Alpes gruyériennes forme le fond du paysage.

La page suivante donne le premier acte du *Ranz des vaches*. Le tableau est saisissant de mouvement et d'entrain. Les vaches, alertes et mutines, fouettant de la queue à droite et à gauche, gravissent un chemin rapide et rocailleux; le son des clochettes les enivre, et, folâtres, gambadant à droite et à gauche, dérochant par-ci par-là une touffe d'herbe, elles excitent les cris des bergers qui les ramènent sans cesse dans le sentier et les chassent devant eux. Le char portant la grande chaudière et les divers ustensiles du chalet est à la tête du troupeau. — C'est le départ pour les Colombettes :

Lé z'armailli dei Colombetté
Dé bon matin sé san léva.
Ha ah! etc., etc.

Tournons le feuillet. — Ici la scène change. Arrivés dans un bas-fond, le char, le troupeau et les bergers sont tout à coup arrêtés par le torrent de la Trême. C'est alors qu'un de ces derniers s'écrie :

Pouro Pierro que fain-no ice
No n'no sein pas mo einreinblia.
Ha ah! etc.

Ici, l'artiste a pris les choses, pour ainsi dire, sur le fait. Le paysage est habilement touché, le terrain est accidenté, le torrent déborde, bouillonne entre les fragments de rochers, et nos gens ahuris restent sur le bord où le char est arrêté et derrière lequel les vaches se pressent et s'accumulent. Un des vachers est envoyé vers le curé voisin pour qu'il vienne à leur secours par ses prières :

Te fo alla fiere à la porta,
A la porta de l'eincoura,
Ha ah! etc.

Combien il y a de vérité et de naturel dans l'attitude de ce montagnard, qui traverse gauchement le torrent et dont le pied recherche les hauts cailloux;

comme son angoisse est peinte sur ses traits et dans tous ses mouvements.

Que volliai-vo que ie lai diéssu
A noutron bravo l'eincoura?
Ha ah ! etc.

Le croquis suivant est frappant de naturel. Le vacher est sur le seuil du presbytère. D'une main il frappe timidement à la porte ; de l'autre il cache à la hâte sa pipe dans la poche de son gilet. Tous ceux qui ont fait des courses de montagnes, qui connaissent quelque peu les mœurs alpestres, ont vu ce vacher à la physionomie affable, au gilet à courtes manches, au petit bonnet de peau d'où s'échappent des cheveux qui s'applatissent en longues mèches sur le front ; chacun le reconnaît, tant l'artiste a mis de vérité dans son œuvre.

Plus loin nous voyons le vacher raconter sa mésaventure au curé qui consent à dire une messe en échange d'un fromage non écrémé :

Té faut mé bailli na motetta ;
Mà ne té fo pas l'écrama.
Ha ah ! etc.

La servante du presbytère est là, près de la fontaine, où sans en avoir l'air, elle écoute cet entretien. Un malin sourire erre sur ses lèvres en entendant le vacher dire au curé de l'envoyer chercher le fromage promis ; car un curé ne confie pas ainsi une jolie servante au premier venu :

Ma serveinta... l'é tru galèza ;
Vo poria bin mé la vouarda.
Ha ah ! etc.

Tout cela a été rendu avec une grande fidélité par M. Roux ; on entend parler les personnages, on devine leur pensée.

D'autres jolis dessins sont consacrés à l'intérieur et à la vie des chalets.

Cette succession de scènes si bien traitées, si pleines de vie, de mouvement et de naturel, forment tout un poème qu'on ne se lasse point de suivre dans ses moindres détails ; à peine quitte-t-on la dernière des pages de l'album qu'on retourne à la première pour les parcourir encore avec un nouveau plaisir, et l'on comprend alors comment ces tableaux de la vie alpestre, si simples, si naïfs, qui composent le *Ranz des vaches*, ont pu donner à ce chant national une si grande popularité. Chacun sait l'impression qu'il fait sur ceux qui l'entendent pour la première fois, surtout quand il est chanté par les vachers dont la voix est répétée par les majestueux échos des montagnes où il a été composé.

La musique du *Ranz des vaches* est d'une grande simplicité, d'un mode lent et mélancolique. La plupart des virtuoses modernes en parlent tous avec un enthousiasme marqué. Grétry, et plus tard Rossini ; ne l'ont point oublié dans l'ouverture de leur *Guillaume-Tell*. Adam l'a mis dans sa *Méthode de piano pour le Conservatoire*, et Laborde dans le second tome de son *Essai sur la musique ancienne et moderne*. Viotti, le premier violon du siècle dernier, jouait souvent cet air avec un vif plaisir. Il en parlait en ces termes dans une lettre à l'un de ses amis :

J'ai entendu le *Ranz des vaches* en Suisse, où je l'ai appris pour ne plus jamais l'oublier. Je me promenais seul vers le déclin du jour, le temps était beau ; tout était calme, tout

était analogue à mes sensations et je portais dans moi cette mélancolie qui, tous les jours, à cette même heure, concentre mon âme depuis que j'existe....

Tout à coup mon oreille, ou plutôt toute mon existence fut frappée par des sons tantôt précipités, tantôt prolongés et soutenus, qui partaient d'une montagne et s'enfuyaient à l'autre. C'était une longue trompe ; une voix de femme se mêlait à ses sons tristes, doux et sensibles, et formait un unisson parfait.

Frappé comme par enchantement, je sors de ma léthargie, je répands quelques larmes, et j'apprends ou plutôt je grave dans ma mémoire le *Ranz des vaches*, que je vous transcris ici. J'ai cru devoir le noter sans rythme, c'est-à-dire sans mesure ; il est des cas où la mélodie veut être sans gêne, pour être elle, elle seule. Ce chant noté en mesure serait dénaturé.

M. G. Tarenne, qui a publié à Paris, en 1813, des recherches historiques sur les chansons pastorales de la Suisse, parle du *Ranz des Colombettes* avec un égal intérêt.

Me promenant un jour, au lever de l'aurore, dans les montagnes du canton de Vaud, j'eus le plaisir d'entendre chanter un *Ranz des vaches* par une jeune bergère ; ses accents affectèrent mon esprit d'une manière si agréable qu'il me serait impossible d'exprimer le ravissement, ni la situation extatique dans lesquels je me trouvais en écoutant cette fille, et où je restai longtemps encore après qu'elle eut disparu.

Ecoutez maintenant ce qu'en disait le doyen Bridel, l'auteur du *Conservateur suisse*, dont nous avons tout dernièrement encore entretenu nos lecteurs :

Dans ma première jeunesse, étant au fond du vallon pastoral des *Plans*, j'entendis exécuter le *Ranz des vaches* par deux hautbois, au milieu d'une nuit orageuse et du bruit des airs agités ; je manque de termes pour rendre les émotions mélancoliques que cet air excita dans tout mon être... à quarante ans de distance, il retentit encore dans mon cœur. Il n'est donc point étonnant que le Suisse, absent de sa patrie, ne puisse l'entendre sans verser des larmes, sans être oppressé par les souvenirs de sa terre natale et par le besoin d'y retourner.

On sait en effet qu'à l'ouïe de la musique du *Ranz des vaches*, de nombreux cas de nostalgie (*mal du pays*) se sont manifestés dans le temps parmi les soldats suisses au service de France et de Hollande. Les recrues arrivées depuis peu de temps au régiment, entendant cette chanson, éprouvaient un ennui si profond au souvenir de leur patrie qu'elles en tombaient malades. Les officiers s'étant aperçus que quelques-uns en mouraient, que d'autres désertaient, furent obligés de défendre dans les régiments, sous les peines les plus sévères, de chanter, de jouer, même de siffler cette chanson.

La *Chanson du vigneron*, illustrée par G. Roux, est celle qui fut composée pour la fête de Vevey, de 1819.

Dèpatzin, binda dzoiause,
Qu'on no vaie ti budzi.
Venindjau et venindjause,
Sazi dé s'incoradzi.
Brinta cé
Seille lé ;
No fo rimplia la bosetta
Vingt biau yadzo avant la né !

—
Dieu sei tant béni ! mé frare
Por dau vin, l'in sara prau ;
Ecutà-vai çau coumare
No crià d'on air dzoiau :
Ai rezin !

Brave dzin :
Vouguî vito noutré seille
Noutré faurda san dza plein.
Etc., etc., etc.

Quoique cette chanson ne vaille pas le *Ranz des vaches*, elle n'en a pas moins inspiré l'artiste dans de délicieux sujets, aussi consciencieusement étudiés. Les paysages sont pleins de fraîcheur; celui qui nous donne la vue du Châtelard, entre autres, est excellent; comme on reconnaît bien ces fertiles et riantes côtes, cette contrée exceptionnellement favorisée de beautés naturelles. En contemplant l'œuvre du peintre on peut dire avec le poète :

Oui, c'est bien cette terre en croissant dessinée,
Qui s'incline au Léman, par Glyon dominée;
Cette terre où l'habile et joyeux vigneron,
Devant ces riches ceps, voit fuir le bûcheron:
Et la vague légère, en glissant sur la rive,
S'étaler à leurs pieds discrète et fugitive;
Cette terre où Montreux, sur le flanc du rocher,
De loin, aux yeux ravis, fait briller son clocher.

Et voyez ces vigneronis à l'ouvrage, que d'entrain, que de naturel dans leurs mouvements; on retrouve bien là les types de la vigoureuse et belle population de Montreux et des environs. Nous regrettons que l'espace dont nous pouvons disposer ne nous permette pas d'entrer dans plus de détails et de suivre en entier cette seconde partie de l'album où M. Roux nous fait assister à toutes les phases des travaux de la vendange. Mais nous ne terminerons pas sans adresser nos plus vifs remerciements aux trois personnes à qui nous devons cette œuvre charmante, qui caractérise si bien les deux côtés principaux de notre vie rustique, le vacher sur sa montagne et le vigneron sur ses côtes: A M. G. Roux, à qui a été confiée la partie la plus difficile et la plus importante, l'illustration; — à M. L. Favrat, auteur d'une intéressante préface et de notes explicatives qui jettent un grand jour sur l'origine, le genre, le caractère de nos deux chants nationaux; — à l'éditeur, M. C. Schmid, de Berne, à qui nous répéterons ce que lui disait l'autre jour M. le professeur Rambert, dans la *Bibliothèque universelle*: « On n'édite pas des livres pareils sans être soi-même un homme de goût. »

L. M.

Les chercheurs de trésors.

(Fin.)

Liener assis à sa fenêtre, semblait suivre de l'œil la marche de l'orage dans le ciel, qui continuait à verser des torrents d'eau. « Eh! cher voisin! » s'écria-t-il, « te voilà bien arrangé! Où as-tu donc été si tard et par ce temps infernal? Ou bien, est-ce chez le boulanger que l'on t'a arrangé de la sorte? » A l'ouïe de ces paroles, Sommer grommela dans sa barbe quelques paroles qui étaient loin d'être douces, mais il ne répondit point à la question railleuse de Liener, et se précipita dans sa maison qui, par bonheur, n'était pas encore fermée. Il ne respira librement que lorsqu'il eut tourné la clef dans la serrure, et en sus, poussé le verrou. Sa femme était dans des transes mortelles. Informée de l'entreprise, elle s'était mise en prières. Quelle ne fut pas sa terreur en voyant rentrer son mari tout défait et d'une pâleur cadavéreuse. Ce n'était pas le moment d'interroger. Elle lui fit quitter ses vêtements humides, lui donna du linge sec. La toilette opérée, Sommer se mit au lit où il eut un accès de fièvre tel, que le duvet même trembla. Sa femme se hâta de lui faire du thé

de tilleul, qui rétablit la sueur. Toutefois les coups et les contusions restaient, le corps en était couvert et il en fit une maladie douloureuse. Les trois camarades de Sommer en furent quittes à meilleur marché. Ils vinrent visiter Sommer auquel ils ne purent refuser une vive compassion. Cependant un cflagrin était encore réservé aux quatre chercheurs de trésors. Quand ils retournèrent aux ruines, ils trouvèrent les débris déblayés, leurs pioches, leurs pelles, l'étoffe de soie et les quatre pièces d'or ne s'y trouvaient plus. Ils se promirent solennellement de ne plus dire mot de cette aventure. Toutefois ce fut en vain qu'ils gardèrent le secret. Tout le village connaissait leur histoire jusque dans les plus petits détails, mais personne ne voulait dire d'où il les tenait. Nos chercheurs de trésors furent impitoyablement persifflés et n'osèrent plus du tout paraître au cabaret. Ils durent en conséquence se mettre à la vie domestique. L'histoire ne dit pas si la vie régulière, laborieuse et l'économie qu'ils n'avaient pas connues jusqu'ici leur ouvrit les yeux. On ne sait pas s'ils reconnurent qu'ils avaient, sans le vouloir, trouvé un vrai trésor. Toutefois nous voulons l'espérer. Tant il y a que le surnom de chercheurs de trésors leur est resté, et qu'il a été transmis à leurs descendants.

Lou tzédau (*) dâi quatrou frarè.

On bon vilou que l'è mò l'a bin veint ans, l'avai tant bin prâi la peinna dè sè culottâ lou nâ, que tot son bin l'âi avai passâ. Ne restâve dan por iretadzou à sè quatrou valets què dâi polets, dai borons (**) et onna tchivra, que n'avan mimameint pas adi lau sou à medzi. Les polets s'ein terivant oncora, ye pouâvant corrè dû lou matin au nè por tzerzi lau via; les borons, plie gloutons, l'avant plie soveint fam. La tchivra l'irè bin à plindrè, car ye l'irè bin étatcha au fond d'on étrabliou iô né vayai pas soveint dè la patoura.

Lè polets sè fotant bin dè tot cein, car tzantâvant tot lou dzo; et ion tzantâvè: « No medzein bin! » on autrou: « No haivein bin! » Les borons que n'ein pouâvant pas atant derè, criâvant: « Quand, quâand, quâand? » La tchivra adi affamâie, y répondâi, dau fond dè l'étrabliou: « Jamai...ai...ais! jamai...ai...ais! »

A. C.-D.

(*) Le *chédal*, dans le français vaudois. C'est tout l'attirail d'une exploitation rurale, bêtes et instruments aratoires.

(**) Des canards, des canetons.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Pour fin mars courant, la 1^{re} série de 10 livraisons illustrées de :

LES PRISONS DE FRANCE

ANCIENNES ET MODERNES

Comprenant : Les prisons seigneuriales et ecclésiastiques. — Les prisons dans l'antiquité. — Les maisons centrales. — La Roquette. — Mazas. — Sainte-Pélagie. — Les Jeunes Détenus. — La Force. — Fort-l'Evêque. — Le grand et le petit Châtelet. — Bicêtre. — L'Abbaye. — Le Temple. — Pignerol. — Le Fort de Joux. — Fort Cize. — Clichy. — Clermont. — Melun. — Mettray.

Et terminées par l'Histoire de la déportation à Cayenne et à Nouka-Hiva,

PAR

DE SERVAN, A. DE BOUGY, LOUIS DE VALLIÈRES, ETC.

L'Histoire des Prisons de Paris anciennes et modernes formera 50 livraisons illustrées, in-8, de 8 pages, imprimées sur beau papier.

Expéditions en remboursement de 1 fr. 50 c. tous frais compris par 10 livraisons chaque mois.

S'adresser, franco, à Morges, chez A. Vedel & Soutter frères, près la gare.